

Dans le métro

Le métro est comme une immense cave mais elle mène rarement à de bons crus. On y descend des escaliers menant tout droit au matériel roulant, à l'abîme infernal des temps modernes, à cette machinerie complexe huilée et jalousement entretenue par des agents affairés, passionnés par leur travail.

Debout, devant la voie électrifiée, les usagers attendent leur train, stoïques ou impatients, gesticulant sur place, résignés plus ou moins.

Personne ne se parle, les mines sont fermées, renfrognées, ternies. Il ne faut pas sourire, encore moins rire car cela deviendrait très suspect, étonnant voire plutôt malséant.

Il faut arborer un air rébarbatif et constipé à l'image de ce métro, long animal reptilien dessous la ville tentaculaire qui file vite dans les entrailles de la terre.

Tous les matins, à l'heure de pointe, l'homme d'aujourd'hui, patient par la force des choses, s'engouffre dans le métro, lieu improbable sous terre, fait de galeries où se côtoie une foule de personnages, dissemblables à souhait mais qui ont comme but ultime de se rendre le plus souvent sur leur lieu de travail.

Métro, lieu terrible souvent où l'on se presse serrés comme des animaux sans grand espoir d'air, suffocant, où l'on risque d'attraper des maladies virales car bien portants et malades voyagent ensemble liés par un destin commun, une aventure similaire.

On regrette parfois l'auto, plus sécurisante mais aussi plus égoïste filant seule sur la route de la liberté hormis les embouteillages contraignants et les imprévus.

C'est pourtant dans le métro que l'on peut étonnamment faire des rencontres quelquefois, trouver l'âme sœur, le personnage esseulé un casque sur ses oreilles à l'écoute des dernières musiques en vogue ou les yeux plongés sur son portable envoûtant.

Que d'attente entre deux trains, que de temps perdu debout car un métro est rarement à l'heure avec tous les ennuis techniques qui ne cessent de s'accumuler, les personnages qui se promènent dangereusement sur les voies, semblant narguer la population.

Un incident se produit, tout est arrêté :

Est-ce un homme ou une femme malade ?
Un bagage abandonné par un inconscient ? Un accident de voyageur ?
Un fou qui interpelle les gens ? Un retard ?
Un animal sur la voie ? Un métro en rade ?
Une panne quelconque ?

Autre chose ?

Autrefois, les métros fonctionnaient relativement bien mais l'augmentation de la population, le vieillissement des lignes et la multiplication des incidents sans compter les grèves surprises ont rendu ce moyen de locomotion de plus en plus aléatoire, difficile, complexe.

C'est le bordel permanent d'ailleurs, un immense gâchis. Le monde a tellement changé et ceux qui ont conçu le métro jadis ne le reconnaîtraient plus tant il est devenu un OVNI au sein de nos villes, un étonnant monde souterrain fréquenté par une population malade et fatiguée. Résignée.

Parfois, l'usager attend sans nouvelles dans le conduit du destin (le tunnel) que la situation se débloque. Il attend longtemps, à l'affût du moindre renseignement qui peine à venir. Le machiniste ne dit rien, il ne sait pas, il attend comme tout le monde.

Le métro demeure muet, à l'arrêt, toutes lumières éteintes, toutes portes closes. Quelques chuchotis, questionnements de

voyageurs, mines déconfites, impatiences quotidiennes, soupirs divers. Et l'on attend dans l'angoisse contenue et continue. On se raisonne.

On attend que la chose se débloque si tant est qu'elle puisse se débloquer.

On attend la nouvelle.

Le machiniste parle alors et rassure un peu. Certains ont la parole facile pour amuser la galerie, d'autres sont plus taiseux, renfrognés peut-être, moins jeunes d'esprit, blasés déjà.

Le métro se rallume soudain, la machinerie se remet en marche, chauffe doucement et repart comme si de rien n'était sur ses rails.

Les rats et les souris prospèrent et grouillent dans les nombreux souterrains sombres, noircis, s'agitent en tous sens poussant de petits cris d'effroi.

Dans les escalators souvent bondés, les femmes et les hommes se laissent porter par le destin comme des robots sans âme qui ne savent que faire ce qu'ils font depuis trente ans. Ce sont de petits êtres disciplinés suivant un parcours bien défini, un chemin tout tracé.

Les jeunes ont pris les escaliers et volent de toutes leurs jambes nouvelles vers leur avenir qu'ils espèrent formidable. Sauront-ils s'échapper à temps de l'emprise du métro ou seront-ils broyés comme tant d'autres dans le grand tourbillon de la vie moderne ?

Des odeurs acre parfois violentes d'urine fraîche voire pire effarouchent les pauvres narines des voyageurs les plus aguerris. C'est sale et pestilentiel, assez répugnant bien souvent et les sièges ont un aspect douteux.

Le métro, ce sont les vols en pleine journée d'objets de valeur, le harcèlement des

dames trop jolies, les courses poursuivies dans les escalators quand le métro se couvre d'injures et de violences physiques, la police qui débarque, les vendeurs à la sauvette, les bonimenteurs de tout poil et les vicieux.

Ce sont aussi les sans domicile fixe au regard absent ayant le goût du vin, faisant l'aumône, crachant, bavant, vitupérant parfois mais calmes le plus souvent et atrocement résignés, allongés sur des couvertures mitées, l'œil hagard.

Un homme s'avance dans une voiture, hirsute, fatigué, fourbu :

« Bonjour messieurs dames, je suis à la rue, je n'ai droit à aucune aide, je m'excuse de vous déranger. Si vous pouviez me dépanner de quelques euros ou d'un ticket resto pour manger etc. »

Et certains usagers du métro cherchent dans leur poche quelque menue monnaie pour aider l'homme malheureux qui va seul dans sa nuit.

Les artistes chantent leur petit monde au hasard des couloirs devant un attroupement intéressé ou ceux qui passent sans rien voir.

On y croise un accordéoniste talentueux jouant du musette ou même ce flûtiste tout droit échappé d'un orchestre symphonique ou même encore une joueuse de banjo entre deux âges aux allègres mélodies, une chanteuse de funk music venue faire son tour de chant, un jeune amateur de rock hirsute aux tatouages nombreux et aux piercings étonnants qui essaie de se faire un peu d'argent.

Les uns regardent quelque peu intéressés, les autres sont totalement indifférents.

Avec un peu de chance, ces personnes deviendront peut-être vedettes un jour, des stars à la télé, à la radio ou ailleurs.

Il y a parfois des découvreurs de talents dans le métro.

Les contrôleurs à l'affut verbalisent les sans billets, les étudiants sans le sou font les imbéciles pour se faire remarquer, les retraités se tiennent dans un coin, mal à l'aise, fatigués, l'œil peureux, peu solides sur leurs jambes et les mères de famille gueulent quand il y a grève et qu'elles ne peuvent monter dans la rame bondée : avancez dans le couloir !

Clio est assise à une place, aux oreilles sa musique qui gueule si fort qu'on l'entend de loin. Un piercing au nez et quelques tatouages dépassant de ses bras bien en chair, elle est plongée dans la consultation des messages de son smartphone qui lui occupe tout son temps.

En face, un homme mûr dégarni et aux lunettes sérieuses lit un journal satirique, l'air plutôt sévère et sec.

Un peu plus loin, une mère a bien du mal à faire tenir en place sa petite fille qui s'agite en tous sens, crie, rit très haut.

Un couple de gens âgés l'air sage la regarde, amusé et attendri.

Cela lui rappelle sans doute de bons souvenirs.

Le vieil homme tient amoureusement la main de son épouse qui a un petit regard complice pour lui.

Un jeune homme qui se veut à la page porte une barbe bien taillée façon hipster, ses cheveux soigneusement coupés.

A l'aise, sans gêne, ses jambes écartées prennent deux places alors même qu'une jeune femme essaie de s'asseoir.

A la barre centrale, se tiennent tant bien que mal trois filles assez délurées qui ricanent à tout va ponctuant leur discours d'expressions n'appartenant qu'au registre de la jeunesse.

On entend aussi cet homme qui se croyant sans doute seul dans le compartiment

hurle ses instructions au téléphone portable dans une langue inconnue.

La nuit, le métro se pare du masque de la peur quand quelqu'un en suit un autre dans les longs couloirs désertés.

Quoi de plus étrange et effrayant que ces visages dans le métro, cachés par des masques de chirurgien ? Souvenir d'une déplorable épidémie mortelle, insidieuse qui s'abattit soudain avec violence dans nombre de pays, les mains couvertes de gel hydroalcoolique ne respiraient plus, asphyxiées par la peur ambiante et terrible.

Les mains tremblaient affreusement de se faire contaminer par les projections humaines, ce covid au nom froid comme une lame de couteau.

Le virus passa pourtant et trépassa peu à peu même s'il laissa des traces indélébiles puis il finit par s'effacer progressivement comme une grande farce. Reviendrait-il un jour ce serpent terrible et sournois ?

Aurait-il une réplique ?

Le métro semble être insensible aux saisons qui défilent. Erreur !

L'hiver, il se couvre d'un voile terne quand l'été il est le repaire de ceux en mal de température fraîche.

Le métro épouse le temps qu'il fait et les voyageurs ressentent la météo même sous terre.

Il est singulier de constater tous les petits détails qui habillent, parsèment une simple voiture de métro. L'observateur fin et curieux aura tôt fait de remarquer le gigantesque jeu de construction dont il faut les outils, les clés spéciales sans doute pour le serrer ou le desserrer à l'envi. On peut presque tout démonter et partir avec le métro en morceaux sur son dos si on le souhaite.

Les yeux se posent sur les simples sièges peu moelleux, durs à l'assise, au tissu bariolé déposé sur du simple plastique, sur la poignée d'alerte à actionner en cas de danger, sur la barre centrale de maintien, sur l'autocollant posé sur la vitre et sur ces mille et un petits détails qui agrémentent la vie d'un simple voyageur qui est l'aventurier d'aujourd'hui, l'explorateur de demain.

Parfois, les murs couverts de tags ou d'inscriptions suintent fortement, jaunissent, noircissent même, se couvrent de lézardes, de fissures plus ou moins larges, plus ou moins importantes car les fuites d'eau, les infiltrations sont nombreuses.

Le métro prend l'eau de partout dessous la faïence égratignée, attaquée, malade, anciennement blanche du temps de son ouverture, ce décor un peu suranné qui ne manque tout de même pas de charme et de distinction. On met des pansements, d'épais cartons pour cacher la sombre misère, on applique un ciment et on attend.

On constate l'érosion.

Tout se dégrade mais on attend encore. On manque de moyens comme toujours, on répare avec ce qu'on trouve. On rebouche avec un enduit.

Il y a ces longs couloirs épais et denses où avancent en rangs serrés les nombreux usagers en retard, couloirs agrémentés de nombreux panneaux publicitaires qui promettent du rêve au-delà des escalators, des voyages dans des pays fabuleux, des spectacles divertissants, le dernier disque venant de sortir ou le produit révolutionnaire destiné à aider la ménagère d'aujourd'hui.

Les conduits souvent longs, gaines larges sous les néons fonctionnant sans arrêt sont des chemins qui conduisent à l'objet tant convoité : la voiture du métro.

Il existe aussi des accès limités sans doute, plus étroits, fermés aux voyageurs qui voudraient bien se faire petites souris ou bien petits rats pour découvrir des lieux invisibles au tout venant, accéder à des conduits ignorés de tous, voir ce qui est caché.

Y aurait-il des passages secrets, des lieux qui doivent demeurer inconnus du grand public avec toute une tuyauterie rouillée, attaquée par l'eau et des murs moisissés par l'humidité, des endroits louches ?

Il se peut que des amateurs de sensations fortes – ceux qui pratiquent l'urbex la nuit entre autres – se rendent dans ces lieux peu propices au cheminement, attirés par le délicieux attrait du défendu difficile d'accès et dangereux.

Y croiserait-on une présence fantomatique à donner une peur bleue aux trop curieux usagers ?

Comment se déplacer dans le métro quand on est fragile et qu'on a la mobilité réduite ?

Comment fait le handicapé ? Et la femme enceinte, le vieillard malade, désorienté ou bien l'obèse sans agilité ou encore l'enfant qui ne sait s'y retrouver avec tous ces plans compliqués et alambiqués, ces panneaux peu lisibles, ces dédales peu praticables, ces couloirs infernaux ?

Pour prendre le métro, il vaut mieux être jeune, solide et en bonne santé, valide, ne pas avoir peur de la station debout prolongée, des secousses, des écrasements de pieds, des bousculades, de la cavalcade pour trouver le bon chemin, des contorsions.

Il faut savoir se diriger sans peine dans des couloirs bondés car les autres usagers ne font pas de cadeau aux lents. Prompt et vif vous serez sinon vous êtes cuit et vous ferez écraser par ce petit troupeau souvent indomptable d'hommes et de femmes.

La nuit quand les usagers se font rares, les souterrains sont éclairés comme dans la journée mais l'ambiance est différente. Quelques poivrots échevelés, égarés chancellent ou mendient quelque argent un litron en main, interpellent telle personne qui marche seule. Les caméras sont partout pour surveiller les lieux mais la peur s'empare cependant de l'être esseulé. Il est tard, il serait plus sûr d'être chez soi dans son lit que dans le métro sans âme qui vive.

On s'approche d'un distributeur de friandises, on s'offre un gâteau ou deux, une barre chocolatée et on repart cherchant la sortie ou le dernier métro à moins que ce ne soit déjà trop tard. Il fait froid dans la tête, on craint la mauvaise rencontre et mieux vaut ne pas être une femme particulièrement dans ce dédale inhospitalier. Les détraqués se planquent et les pickpockets attendent leur proie éventuelle. Le métro a mauvaise réputation.

Parfois, c'est le premier métro du petit matin qui est dans la station. On y entre avec précaution et méfiance, des jeunes qui ont fait la fête toute la nuit en boîte ou ailleurs s'y installent et fument parfois un joint sans vergogne à la barbe du passager qui ne dit rien et qui demeure sur ses gardes cependant. On ne sait jamais !

« Le métro m'a tout pris », racontait un ancien machiniste des sous-sols.

J'ai conduit sans cesse dans ma vie plus de trains que je ne conduirai d'autos, loin de tout, du monde qui vibre, de la vie, de la fleur qui se trouve en haut. Je n'ai même pas vu ma fille grandir !

J'ai fait ce métier sans rechigner mais sans passion, seulement pour gagner ma vie.

Aujourd'hui, je ne peux pas vivre sans entendre encore et toujours le bruit du train qui va et vient comme un leitmotiv.

J'ai perdu toutes mes années, cloîtré comme un rat fou entre deux tunnels un

peu glauques, stressé comme pas un.
C'est un peu une prison qui vous prend par
la peau et ne vous lâche plus.

J'aimerais tant que mes petits-enfants
trouvent un vrai emploi qui les épanouisse,
qui les fasse un peu rêver. Moi, je n'ai vu
que du gris et de la salissure, du noir sur
les murs et j'ai connu ceux qui se sont
suicidés...

Le vieil homme avait le visage triste et l'œil
sans espoir. Il faisait un peu pitié.

Mécanique huilée au jour le jour, le métro
transporte des passagers inertes ou à
l'affut à toute heure de la journée.

Assis sur une banquette ou un strapontin
fatigué, l'usager voit défiler sa vie à travers
les stations qui courent sans s'arrêter
comme le temps, ravageur, avant le
terminus final et fatal de sa vie quotidienne.

Métro, boulot, dodo.

Olivier Briat